

Charles-Marie LECONTE de LISLE

LE LÉVRIER DE MAGNUS

Poèmes tragiques

1884



————— La Gabkalothèque —————

Certes, le duc Magnus est fort comme un vieux chêne,
Mais sa barbe est très blanche, il a quatre-vingts ans
Et songe quelquefois que son heure est prochaine.
Droit dans sa gonne, avec son collier de besans
Et la bande de cuir où pend la courte dague,
À travers la grand' salle il marche à pas pesants.
Son front chauve est haché de rides, son œil vague
Regarde sans rien voir. Sur un des doigts osseux
Une opale larmoie au chaton d'une bague.
Hâlé par de lointains soleils, il est de ceux
Que, jadis, le César souabe à barbe rousse
Emmena pour aider aux chrétiens angoisseux.
Il eut, en ce temps-là, mille vassaux en trousse,
Serfs et soudards, bandits de la plaine et du Rhin,
Son cri de guerre étant : Sus ! Oncques ne rebrousse !
Tous étaient gens de sac et de corde et sans frein,
Assoiffés du butin des villes merveilleuses
Aux toits d'or, aux pavés d'argent, aux murs d'airain.
Rêvant meurtre et pillage et nuits luxurieuses,
Casqués du morion, lance au poing, cotte au flanc,
Ils l'ont suivi dans ses aventures pieuses.
Sur la route, à travers les royaumes, brûlant
Et saccageant, mettant à mal les belles juives,
Ils ont rôti les juifs couchés au gril sanglant.
Aux excréations des bouches convulsives
Ils répondaient avec les rires de l'enfer,
Et leurs dagues gravaient la croix dans les chairs vives.
Puis, ils ont vu Byzance et l'éclatante mer,

Et meurtri le sein blanc des idoles divines
Sous les coups qu'assénaient leurs gantelets de fer.
Enfin, ivres déjà de sang et de rapines,
Vers le sépulcre saint, sans plus tourner le dos,
Ils se sont enfoncés aux terres sarrasines.
Et fièvre, soif, bataille et marches sans repos
Ont si bien travaillé par l'Orient vorace,
Qu'ils sont tous morts, semant les chemins de leurs os.
Mais lui, dur et robuste et fort têtu de race,
L'armée en désarroi, demeura, seul des siens,
Et le sable, au désert, ensevelit sa trace.
Ses proches, ses amis, ses serviteurs anciens
Ont vécu, sans espoir que le temps le ramène,
Le croyant trépassé chez les peuples païens.
Ils dorment au tombeau, las d'une attente vaine ;
Et la ronce et l'ortie ont obstrué depuis
Les coteaux et les champs de l'antique domaine.
Les fossés sont à sec, l'eau stagnante des puits
Décroît. Sans révéler rien de ses destinées,
Aux monotones jours ont succédé les nuits.
Mystérieusement, après soixante années,
Le voici reparu sur les coteaux du Rhin
D'où, jeune, il déploya ses ailes déchainées.
Il n'est point revenu, pauvre, la corde au rein,
Avec l'humble bourdon et les blancs coquillages,
Par les routes, pieds nus, tel qu'un vieux pèlerin.
On n'a point vu passer de somptueux bagages
Escortés de captifs faits aux peuples maudits,
Cheminant et ployant sous le poids des pillages.
Mais, une nuit, des serfs, du fond de leurs taudis,
Derrière la muraille hier déserte encore

Ont vu luire des feux de leurs yeux interdits.
Quand, comment et par où revint-il ? On l'ignore.
C'est bien lui cependant, sur le sombre rocher
Qui le verra mourir et qui vit son aurore.
Les moines ni les clercs n'osent plus l'approcher ;
Aux cavités de la chapelle centenaire
L'orfraie et le hibou, seuls, sont venus nicher.
Il vit là désormais, sur le haut de son aire,
Dans le donjon moussu qu'ont noirci tour à tour
Les hivers, les étés, la pluie et le tonnerre.
Et derrière les murs lézardés de la tour
Il a, pour compagnons de sa vieillesse impie,
Trois sarrasins muets ramenés au retour.
Chacun, baron ou serf, s'inquiète et l'épie ;
Mais nul n'a franchi l'huis barré de fer du seuil.
On ne sait ce qu'il fait ou quel crime il expie.
Un souffle d'épouvante, un air chargé de deuil
Plane autour du croisé qui ne prie et ne chasse,
Et qui s'est clos, vivant, dans ce morne cercueil.
Les voyageurs qui vont de Thuringe en Alsace
Passent en hâte, par les sentiers détournés,
Et se signent trois fois, et parlent à voix basse.
Les chevaliers-bandits, ces pilleurs forcenés
Qui rôdent, infestant les deux bords du grand fleuve,
S'écartent, eux aussi, des hauts murs ruinés.
Soit qu'ils jugent la proie assez piètre et peu neuve,
Soit respect du vieux duc blanchi sous d'autres cieux,
Ils se sont abstenus de tenter cette épreuve.
Donc, Magnus, lentement, comme un spectre anxieux,
D'un bout à l'autre de la salle à voûte épaisse
Marche, les bras au dos, le rêve dans les yeux.

Lames torsées, carquois, engins de toute espèce,
Trompes, bois de cerfs, peaux d'aurochs, de loups et d'ours,
Pendent aux murs moisies et que le temps dépèce.
Pleines d'éclats soudains et de craquements sourds,
Au fond de l'âtre creux flamboyant quatre souches
Sur leurs doubles landiers de fer massifs et lourds.
La fumée et la flamme en tourbillons farouches
Montent et font jaillir des chemises d'acier,
Dans l'ombre, çà et là, des gerbes d'éclairs louches.
Aux pieds d'une escabelle à brancards et dossier
Gît un grand lévrier d'Égypte ou de Syrie
Que l'âge et que la faim semblent émâcier.
Devant l'âtre embrasé qui ronfle, siffle et crie,
Il feint de sommeiller, immobile, allongé
Sur le ventre, étirant son échine amaigrie.
L'arc vertébral tendu, nœuds par nœuds étagé,
Il a posé sa tête aiguë entre ses pattes,
Tel qu'un magicien l'eût en pierre changé.
L'ardeur du vaste feu brûle les dalles plates,
Mais il n'en ressent rien, et, quoiqu'il soit tout noir,
Il se revêt parfois de lueurs écarlates.
Au dehors, une nuit funèbre. On entend choir
La pierre des merlons, et tressauter la herse,
Et la tuile des toits dévaler et pleuvoir.
Par masses, et tantôt par furieuse averse,
Sans relâche et sans fin, lugubre effondrement,
La neige croule, pleut, tournoie et se disperse.
D'un suaire rigide elle étreint rudement
Le sol, les rocs, les bois, et le fleuve qui râle
Sous les glaçons qu'il rompt de moment en moment.
Et le vent fait courir sa plainte sépulcrale

Des caveaux du donjon à son faite ébranlé,
Embouchant l'escalier qui se tord en spirale.
D'un rauque hurlement de cris aigus mêlé
Il emplît la crevasse ouverte à la muraille,
Et fouette le battant sur le gond descellé.
Il secoue aux piliers les grappes de ferraille,
Ou, parfois, accroupi dans les angles profonds,
Il pousse un rire amer comme un démon qui raille.
Le duc Magnus n'entend ni les cris ni les bonds
Du vent qui s'évertue à travers les décombres
Et culbute en courant les hiboux aux yeux ronds.
Le rude seigneur songe à des choses plus sombres :
Ses vieilles actions le hantent chaque nuit
De plus vivants sanglots et de plus mornes ombres.
Tandis qu'il va le long du mur rugueux qui luit,
Assailli par le flux de son passé tenace,
L'œil mi-clos du chien noir l'espionne et le suit.
Dès qu'il tourne le dos, cet œil plein de menace
Avec avidité darde un éclair haineux
Qui s'éteint brusquement quand le maître repasse.
Puis, le chien souffle et fait vibrer ses reins nouveaux.
Et les trois sarrasins, roides, comme en extase,
Sont là debout. Qui sait si la vie est en eux ?
Un immuable rire aux dents, la tête rase,
Ils rêvent, flagellés par les rouges reflets
De l'âtre crépitant où la souche s'embrase.
Sur la grêle cheville et les bras violets
Qui pendent aux deux bords de leur veste grossière,
Étincelle l'argent de triples bracelets.
Ils gardent fixement ouverte la paupière,
Où luisent deux trous blancs sous le front ténébreux.

On dirait un seul homme en trois spectres de pierre.
Tels, maître, esclaves, chien, par le fracas affreux
De la tempête qui se déchaîne et qui pleure,
Veillent, cette nuit-là, sans se parler entre eux.
Qu'attendent-ils au fond de l'antique demeure ?
Serait-ce point quelque jugement sans merci
Qui se doit accomplir quand arrivera l'heure ?
À quoi songe le vieux duc Magnus ? À ceci :

Un chevalier croisé, vers l'orient de Tarse,
Pousse un cheval plaqué de bardes de métal,
Qui souffle en s'éventant avec sa queue éparse.
Sans guide ou compagnon, loin du pays natal,
L'aventurier, tenace et résolu dans l'âme,
S'en va par le désert à tous les siens fatal.
Le ciel en fusion verse sa morne flamme
Sur les longs sables roux qu'il inonde et qu'il mord,
Mer stérile, sans fin, sans murmure et sans lame.
L'immobile soleil emplit l'espace mort,
Et fait se dilater, telle qu'une buée,
L'impalpable poussière où l'horizon s'endort.
Nulle forme, nul bruit. Toute ombre refluee
S'est enfuie au delà de l'orbe illimité :
La solitude est vide, et vide la nuée.
Ce chevalier de la croix rouge est seul resté
Des guerriers qu'abritait sous sa large bannière
L'empereur qui dompta le lombard révolté.
Or, César a donné sa bataille dernière ;
Le grand Germain, faucheur des générations,
Un soir, a disparu dans l'antique rivière.
Sa gloire, sa puissance et ses ambitions
Gisent lugubrement sous cette eau glaciale
Qui recèle à jamais le roi des nations.
On n'a point retrouvé sa chair impériale ;
Et ses margraves, loin du sinistre Orient,
Pleins de hâte, ont mené leur fuite déloyale.
Quelques-uns, d'un rang moindre et d'un cœur plus croyant,

Devant Ptolémaïs, qu'ils nomment Saint-Jean d'Acre,
Ont joint Plantagenet, l'angevin effrayant.
Le roi fauve a pris Chypre au vol de sa polacre,
Et, frayant son chemin vers les murs bienheureux,
Traque, là-bas, les turks qu'il assiège et massacre.
Pour Magnus, dédaignant le retour désastreux
Ou le saint temple, il va conquérir, par le monde,
Quelque royaume, ainsi qu'ont fait les anciens preux.
Il pousse aveuglément sa course vagabonde,
Sans vergogne, sans peur de plus rudes combats.
Si Dieu ne l'aide point, que Satan le seconde !
Qu'il jouisse de tout ce qu'on rêve ici-bas,
Richesse en plein soleil et volupté dans l'ombre,
Et que Mahom l'accueille en ses joyeux sabbats !
Il est brave, il est jeune et fort. Qui sait le nombre
De ses jours triomphants ? Son désir satisfait,
Il se repentira quand viendra l'âge sombre.
N'est-il plus clerc rapace ou vil moine, en effet,
Qui, pour quelques sous d'or, ne puisse, sans scandale,
Absoudre du péché non moins que du forfait ?
Il vouera, s'il le faut, sa terre féodale
Au Saint-Siège, et le noir donjon vermiculé
Où les os des aïeux blanchissent sous la dalle.
Une châsse d'argent massif et constellé
D'émeraudes, avec dix chandeliers d'or vierge,
Le rendront net et tel qu'un ange immaculé.
Par Dieu ! Maint empereur, que l'eau bénite asperge,
A fait pis, et mourut en paix, qui, sur l'autel,
Le nimbe aux tempes, siège à la lueur du cierge.
Qu'il soit ou non vendu, le mot sacramentel
Suffit, lie et délie ; et l'unique blasphème

Est de nier qu'un mot lave un péché mortel.
Donc, très tard, dans cent ans, sonne l'heure suprême !
Il aura fait sur terre un premier paradis ;
Puis il trépassera, le front oint du saint-chrême.
D'ailleurs, combien d'élus qui se pensaient maudits ?
En avant ! En avant ! Haut l'épée et la lance !
Foin du diable ! Après tout, le monde est aux hardis.
Il va. Le bon cheval, encor plein de vaillance,
Sous l'homme qu'un réseau de fer vêt tout entier,
Enfonce au sol mouvant qui flamboie en silence.
Pas à pas, et sans halte, il creuse son sentier
Et hume, en secouant le chanfrein et la bride,
La fontaine qui filtre à l'ombre du dattier.
En un pli du désert qu'aucun souffle ne ride,
Elle attire de loin les bêtes dont le flair
Sent germer sa fraîcheur dans la plaine torride.
Sous l'implacable ciel qui brûle, où manque l'air,
Cavalier défaillant, pèlerin qui halète
Se reprennent à vivre en buvant ce flot clair.
Aussi, sans que l'aiguë et massive molette
Le morde aux flancs, le bon cheval hennit vers l'eau
Où le dattier rugueux se penche et se reflète.
L'ardeur de son désir lui gonfle le naseau
Et fait neiger, au bord de la barde imbriquée,
Les flocons de sueur qui moussent sur sa peau.
Voici la roche fauve au désert embusquée,
Et l'eau vive. Tous deux s'abreuvent à longs traits.
Magnus se couche et dort, la tête décasquée.
Sous l'ombre que midi crible en vain de ses rais,
L'étalon dessanglé, dont le ventre bat d'aise,
Libre du lourd chanfrein, broute le gazon frais.

Ils reposent ainsi, sauvés de la fournaise.
Le temps passe. Dans la pourpre de l'occident
Le soleil plonge enfin, tel qu'une immense braise.
Et, brusquement, la nuit succède au jour ardent.
Le désert allégé soupire. Est-ce l'hyène
Et le chacal qui font, là-bas, ce bruit grondant ?
Quel est ce tourbillon spectral qui se déchaîne ?
Certes, ce ne sont pas chameaux et chameliers
Pérégrinant, selon la coutume ancienne.
Non ! C'est un sombre vol de cinq cents cavaliers,
Pirates du désert, vivant sémoûn qui rôde,
Jour et nuit, à travers les sables familiers.
L'œil et l'oreille au guet, ils s'en vont en maraude ;
L'yatagan sans gaine au flanc et lance en main,
Ils viennent, soulevant la poussière encor chaude.
Sinistres, haillonneux, et n'ayant rien d'humain,
Tout leur est bon, chrétiens, croyants, hommes et bêtes,
Forteresse ou couvent qui barre leur chemin.
Puis, des rocs, leur repaire, ils regagnent les crêtes,
Outre le lourd butin, emportant au pommeau
De la selle saignante un chapelet de têtes.
C'est une écume de toute race, un troupeau
Carnassier de soudards chrétiens, de juifs, de druses,
Et d'arabes qui n'ont que les os et la peau.
L'un descend du Taurus ou des gorges abstruses
De l'Horeb, celui-ci du Liban, celui-là
Des coteaux du vieux Rhin, cet autre des Abruzzes.
La soif de l'or et du meurtre les assembla.
Transfuges, renégats, bandits, lèpre vivante,
Ils approchent par bonds rapides, les voilà !
Le noble destrier, qui de loin les évente,

Élargit ses naseaux, gonfle son col dressé,
S'irrite de l'odeur et hennit d'épouvante.
Magnus, sans s'abriter du heaume délacé,
Saisit sa masse, crie et frappe, assomme et tue,
Et, saignant de la nuque aux pieds, gît terrassé.
C'est en vain qu'à lutter encore il s'évertue :
Sa tête tourbillonne, et l'ombre emplît ses yeux ;
La rumeur des chevaux et des hommes s'est tue.
Est-ce la mort qui vient ? Satan, sombre et joyeux,
Va-t-il rompre à jamais tant de force charnelle,
Tant de désirs sans frein d'un cœur ambitieux ?
Est-ce lui qui déjà l'emporte sur son aile,
Qui l'étreint de sa griffe, et souffle par instants
Dans ses os l'avant-goût de la flamme éternelle ?
Rien ! Plus rien ! Un soupir des poumons haletants,
Un vertige, un espace immense, une nuit noire.
Magnus oublie, il part, et s'en va hors du temps.
Ainsi, comme du haut d'un âpre promontoire
On voit l'horizon vaste au loin se déployer,
Le vieux duc songe aux jours lointains de son histoire.
Il marche, le front bas, aux lueurs du foyer,
Tel qu'un morne lion qui tourne dans sa cage,
Heurtant les durs barreaux qu'il ne saurait broyer.
Le vent hurle toujours au dehors et fait rage.
Les muets sont toujours debout. Sur le pavé
De l'âtre, le chien noir cligne son œil sauvage.
Magnus se souvient-il, ou bien a-t-il rêvé
Qu'en ses veines la mort mit un frisson de glace ?
Il ne sait. Il poursuit le songe inachevé.
Quel éblouissement inattendu l'enlace ?
Une tente aux longs plis de soie, aux cordes d'or ;

De somptueux coussins posés de place en place ;
Des cassolettes où l'ambre qui fume encor
Unit son tiède arôme aux frais parfums des roses,
Filles des chauds soleils de Perse et de Lahor ;
En leurs gâines d'argent tordant leurs lames closes,
Des sabres, des poignards aux courts pommeaux polis,
Constellés de saphirs et de diamants roses ;
De grands bahuts ouverts et jusqu'au bord remplis
D'un étincellement de pièces métalliques,
Besans, schiqls, sequins, aigles à fleurs de lys ;
D'éclatants ostensoirs, des coffrets à reliques,
Des chandeliers d'autel, des mitres et des croix,
Et des chapes de prêtre et des éphods bibliques.
Or, lui-même, vêtu tel que les anciens rois
D'orient, est assis, couvert de pierreries,
Sous cette vaste tente aux splendides parois.
Il a conquis son rêve, et sur les deux Syries
La terreur de son nom plane sinistrement,
Comme un oiseau de proie autour des bergeries.
Il a tout renié, l'honneur et le serment
Du chevalier, le nom et la foi des ancêtres ;
Il règne par l'embûche et par l'égorgement.
Les bandits qui l'ont pris, voleurs, apostats, traîtres,
L'ont fait roi du pillage et dieu des assassins,
Ayant luxure, orgueil et cruauté pour prêtres.
Mieux que scheikhs de tribus et soudans sarrasins,
Il a de grands harems pleins de femmes fort belles
Que surveille un troupeau d'eunuques abyssins ;
Arabes du Hedjaz aux longs yeux de gazelles,
Juives aux cheveux noirs, persanes aux seins bruns,
Et négresses d'Égypte aux ardentes prunelles.

Les chefs croisés sont tous ou partis ou défunts ;
Le grand Salah-Ed-Din est couché, roide et grave,
Dans sa tombe royale, au milieu des parfums.
Donc, Magnus n'a plus rien qu'il craigne, ou qu'il ne brave ;
Ce qu'il condamne meurt, ce qu'il veut est à lui :
L'éruption de ses désirs n'a plus d'entrave.
L'œil du diable évoqué dans l'ombre n'a pas lui ;
Il n'a point fait de pacte et dévoué son âme
Pour l'empire et pour l'or qu'il possède aujourd'hui.
Quand la lointaine mort viendra trancher la trame
Des instants orgueilleux de sa félicité,
Il ne redoute pas que Satan le réclame.
N'a-t-il pas, en lieu sûr, pour le cas précité,
Son lourd butin, la part du lion, qu'il amasse
Pour être la rançon de son éternité ?
Aussi bien, le malin, qui ricane et grimace,
N'émousse, certes, ni n'allège, jusqu'ici,
Le fil de son épée ou le poids de sa masse.
Jésus, s'il règne aux cieux, ne prend guère en merci
Ses ouailles qu'il livre à qui les tond et mange ;
Donc, pourquoi lui, Magnus, en prendrait-il souci ?
Qu'on les garde un peu mieux, ou qu'en somme on les
venge !

Ainsi, de jour en jour, au cœur de l'apostat
L'oubli des vains remords amoncelle sa fange.
Or, le diable l'entraîne au suprême attentat.

C'est un ancien moutier de nonnes, qu'en l'année
 Mil et cent le royal Godefroy dédia
 À la mère de Dieu, d'étoiles couronnée.
 Sur cet âpre coteau du Carmel, où pria,
 Jadis, Élie, au temps des terribles merveilles,
 Le char miraculeux du voyant flamboya.
 Le moutier dresse là ses murailles, pareilles
 À de blanches parois de tombe, d'où le chœur
 Des vierges chante et monte aux divines oreilles.
 Salah-Ed-Din, le grand soudan au noble cœur,
 Respecta ce retrait des humbles infidèles,
 Et, vivant, l'abrita de son sabre vainqueur.
 Mais il est mort, et nul ne s'inquiète d'elles,
 Hors la mère céleste et les esprits de Dieu
 Qui, sans doute, d'en haut, les couvrent de leurs ailes.
 Amen ! Car un démon rôde autour du saint lieu.
 N'ayant aucun souci de la vierge ou des anges,
 Il aiguise son fer, il attise son feu.
 Donc, cent nonnes, chantant les pieuses louanges,
 Vivent là, sous la règle austère du Carmel,
 Aussi pures que les nouveau-nés dans leurs langes.
 Loin de l'orage humain, loin du monde charnel,
 Coulant leurs chastes jours dont le terme est si proche,
 Elles ont l'avant-goût du repos éternel.
 Plus jeune que ses sœurs, comme elles sans reproche,
 L'abbesse Alix commande au saint Carmel, étant
 Du sang de Bohémond, le prince d'Antioche.
 Hier, elle a délaissé, pour le ciel qui l'attend,

Palais, richesse, orgueil de sa haute lignée,
Et, très belle, l'amour, mensonge d'un instant.
L'aube du jour sans fin dont son âme est baignée
Nimbe son front tranquille, et ses pieds radieux
Semblent avoir quitté notre ombre dédaignée.
Mais le courage et la fierté de ses aïeux
Couvent au fond du cœur de la recluse austère ;
Ils luisent par instants dans la paix de ses yeux.
Ainsi, bien au-dessus des vains bruits de la terre,
Dans l'adoration, la prière et l'espoir,
S'élève sur le roc le moutier solitaire.
Or, en ce temps, voici que, par un ciel fort noir
Qui verse le silence à la maison sacrée,
L'abbesse Alix préside à l'office du soir.
Un vieux moine, front ras et face macérée,
Se prosterne à l'autel et baise les pieds blancs
De la très sainte vierge auguste et vénérée.
Lampes, cierges, flambeaux, jettent leurs feux tremblants
Sur les murs où, d'après les mœurs orientales,
Les martyrs, sur fond d'or, s'alignent tout sanglants.
Pour l'abbesse et ses sœurs, assises dans leurs stalles,
Elles déroulent un murmure lent et doux
Que le signe de croix coupe par intervalles ;
Puis toutes à la fois se courbent à genoux
Sur le pavé luisant que les lueurs bénies,
Du sanctuaire au seuil, rayent de reflets roux.
Elles chantent en chœur les saintes litanies
À la dame du ciel debout sur le croissant
De la lune, au plus haut des voûtes infinies.
Brusquement, dans la nuit calme, un cri rugissant
Éclate, et se prolonge autour du moutier sombre,

Et l'écho du Carmel le roule en l'accroissant.
Les bandits du désert, qui pullulent dans l'ombre,
Escaladent les murs, rompent les lourds barreaux,
Bondissent dans la crypte, et leur foule l'encombre.
Le vieux moine égorgé saigne sur les carreaux.
L'un saisit l'ostensoir, l'autre le christ d'ivoire
Et la nappe, et ceux-ci descendent les flambeaux ;
Cet autre boit le vin consacré du ciboire ;
Et cent autres, avec des cris luxurieux,
Emportent leur butin vivant dans la nuit noire.
Puis, en longs tourbillons qui rougissent les cieus,
Des quatre coins du saint moutier, d'horribles flammes
Grondent, l'enveloppant d'un linceul furieux.
Pour les nonnes, en proie aux outrages infâmes,
Les unes, se lavant des souillures du corps,
Ont dans ce feu sauveur purifié leurs âmes ;
D'autres, tordant leurs cous avec de vains efforts,
Entre les bras de fer qui les ont enchaînées,
S'en vont pour un destin pire que mille morts :
Elles vivront, traînant de sinistres années,
Oublieuses du ciel à tout jamais perdu,
Et dans l'ardente nuit s'engloutiront damnées.
Alix ! Alix ! à qui cet honneur était dû
De monter vers ton dieu par la voie éclatante
Du martyr, hélas ! Dieu n'a-t-il rien entendu ?
Tes cris d'horreur, ni ta prière haletante ?
Non ! Les cieus étaient sourds, ô vierge, à ton appel,
Et la mort glorieuse a trompé ton attente.
Te voilà désormais indigne de l'autel,
Innocente et pourtant maculée, ô victime,
Fille des preux, gardiens du sépulcre immortel !

Mais ton cœur s'est gonflé de leur sang magnanime ;
Tu te dresses, Alix, dans l'ancre où le bandit,
Où le sombre apostat a consommé son crime.
Il te contemple, admire et se tait, interdit
Devant l'ardent éclair qui sort de ta prunelle ;
Ton geste le soufflette et ta bouche lui dit :
— Ô malheureux, promis à la flamme éternelle,
Qu'as-tu fait ! J'étais vierge, et sans tache, et l'amour
Divin, avant la mort, m'emportait sur son aile.
Et voici que le ciel m'est ravi sans retour !
La honte imméritée a vaincu la foi vaine :
Le jour de ton forfait sera mon dernier jour.
Sois voué, misérable, à l'angoisse, à la haine,
À la luxure, à la soif de l'or et du sang,
À la peur, avant-goût de l'ardente géhenne !
Va ! Traîne de longs jours encor. Vis, amassant
Crime sur crime, en proie aux soudaines alarmes
Des nuits, épouvanté, furieux, impuissant !
Souviens-toi que la plus amère de mes larmes
Comme un funèbre anneau s'est rivée à ton doigt.
Rien ne le brisera, ta force ni tes armes.
Mais, à l'heure où chacun doit payer ce qu'il doit,
Tu sentiras couler l'opale vengeresse,
Et mon spectre à Satan t'emportera tout droit.
Moi, j'ai vécu. La mort devant mes yeux se dresse.
Que tout mon sang te marque à la face, assassin !
Et que Dieu, s'il se peut, pardonne à ma détresse ! —
Alix, alors, avant qu'il rompe son dessein,
Saisissant une dague aux parois arrachée,
Se l'enfonce d'un coup rapide dans le sein.
Telle tu la revois, immobile et couchée

Sur la peau de lion de ta tente, ô vieillard !
Ce sang, ce sang ! Ton âme en est toujours tachée.
C'est en vain que le temps, de son épais brouillard,
Voile de tes forfaits l'infamie et le nombre :
Alix, sanglante et morte, habite ton regard !
Et, par surcroît, dès l'heure inexpiable et sombre
Où, se frappant soi-même, elle a perdu le ciel,
Quatre autres visions accompagnent ton ombre.
Nuit et jour, accroupi, silencieux, et tel
Que le voilà, le noir lévrier te regarde.
Rien ne t'a délivré de ce chien immortel !
Que de fois ton poignard, plongé jusqu'à la garde,
Vainement a troué cette insensible chair,
Vapeur mystérieuse et commise à ta garde !
Cet œil féroce où flambe un reflet de l'enfer,
Où que tu sois, que tu veilles ou que tu dormes,
Te traverse le cœur d'un immuable éclair.
Et trois ombres encor, trois sarrasins difformes,
Debout, devant ta face, avec le rire aux dents,
Te dardent fixement leurs prunelles énormes !
Ce lévrier, ces trois spectres, ces yeux ardents,
Hors toi, nul ne les voit, nul ne sait le supplice
Qui te laisse impassible et te ronge au dedans.
Çà et là, pour leurrer le diable et sa malice,
Tu vas et viens, pillant, tuant ; sur ton chemin
Toujours la vision implacable se glisse.
Tu ne peux arracher ni l'anneau de ta main
Ni la sourde terreur de ton âme, et tu rêves :
Que va-t-il m'arriver cette nuit, ou demain ?
Et, semblables aux flots qui vont battant les grèves,
Du temps inépuisable écumes d'un moment,

S'accroissent sur toi, Magnus, les heures brèves.
Ta puissance, ton or, l'horrible enivrement
De tes forfaits, n'ont pu combler ton cœur, abîme
De songes effrénés, ta joie et ton tourment.
Comme un homme debout sur quelque haute cime,
Et qui chancelle au bord de gouffres entr'ouverts,
Le vertige t'étreint, et son horreur t'opprime.
Enfin, las, assouvi des torrides déserts,
Un suprême désir s'éveille dans ton âme
De voir couler le Rhin entre ses coteaux verts.
L'ancien pays longtemps oublié te réclame ;
Tu voudrais enfouir au donjon des aïeux
Les trésors amassés durant ta vie infâme.
Tous les hommes étant, quoique fort envieux,
Lâches et vils devant quiconque a la richesse,
Ton or taché de sang éblouira leurs yeux !
Mais comment échapper à ta horde ? Sans cesse
Tu songes à cela, sombre et vieux prisonnier
De la bande de loups que tu mènes en laisse.
Ces dieux-là, tu ne peux du moins les renier ;
Une chaîne infernale à ton destin les lie.
Oh ! Les exterminer d'un coup, jusqu'au dernier !
Fuir cette terre horrible et de terreurs emplie,
Et, feignant le retour pieux au sol natal,
Jouer de tant de biens dont la source s'oublie !
Or, une nuit, tandis que le spectre fatal,
Le chien muet, hantait ta paupière fermée,
Tu t'éveilles bien loin du monde oriental.
Qu'est-ce donc ? Ce n'est plus la tente accoutumée.
Dors-tu, Magnus ? Es-tu couché dans ton linceul ?
Quels sont ces murs massifs et hauts, noirs de fumée ?

Vois ! C'est la salle antique où mourut ton aïeul !
Écoute ! C'est le vent dans la tour écroulée
Où le hibou hulule, et qu'il habite seul ;
C'est le Rhin qui murmure et fuit dans la vallée,
Sous le roc d'où, jadis, vers la tombe d'un dieu,
Comme l'aigle au matin, tu pris ton envolée.
Par où, comment, vieillard, revins-tu dans ce lieu ?
Tu ne sais, si ce n'est que ta chair est vivante.
Tes démons familiers ont accompli ton vœu !
Ici, tels qu'autrefois sur la face mouvante
Du désert, ils sont là, tous quatre, le chien noir
Et les trois sarrasins, ta secrète épouvante.
Oh ! S'arracher les yeux pour ne plus les revoir !
S'engloutir dans la nuit solitaire et profonde,
Dans l'oubli de la vie et de son désespoir !
Pareil à Laquedem qui marche et vagabonde,
Sans but et sans repos, et toujours haletant,
Faut-il attendre autant que durera le monde ?
Où sont-ils, pour bénir l'irrémissible instant,
Tous ces moines, ces vils mâcheurs de patenôtres,
Gorgés par tes aïeux de tant de biens pourtant ?
Te voyant misérable et seul, les bons apôtres
Ne donnent rien pour rien, et savent, tour à tour,
Damner les uns pour mieux vendre le ciel aux autres.
Puisse Satan griller ces ladres dans son four
Septante fois chauffé de soufre et de bitume,
Dusses-tu, s'il le faut, les y rejoindre un jour !
Plein d'anciens souvenirs, de haine et d'amertume,
Ainsi le duc Magnus, devant l'âtre enflammé,
Songe, allant et venant, comme il en a coutume,
Dans son rêve sinistre à jamais enfermé.

Au travers de la nuit qu'un reflet blême éclaire,
La tempête, qui pousse un hurlement plus fort,
Semble déraciner le donjon séculaire.
Un fracas à troubler dans le sépulcre un mort !
Le duc Magnus s'assied sur l'escabelle, à l'angle
Du foyer, clôt les yeux, et rêve qu'il s'endort.
Quel sommeil ! Plus heureux sur son grabat de sangle
Le misérable serf, harassé, maigre et nu,
Meurtri par le collier de cuivre qui l'étrangle !
Lui, du moins, peut rêver qu'en un monde inconnu,
En un ciel ignorant l'opprobre et l'esclavage,
Un jour, il montera, libre et le bienvenu !
Et plus heureux aussi le mendiant sauvage
Qui dort, repu parfois, et sans penser à rien,
Sous quelque porche, ou sur le fumier du village !
Des fantômes hideux, d'un vol aérien,
Enveloppent Magnus, comme les sauterelles
Que l'été multiplie au désert syrien.
Ces apparitions, formes surnaturelles,
Moines, turks, prêtres, juifs, femmes de tout pays,
Les bras roidis vers lui, se le montrent entre elles.
Tous ceux qu'il a connus, reniés et trahis,
Dépouillés, égorgés, les voici ! C'est la foule
De ses mauvais désirs soixante ans obéis.
Leur tourbillon s'accroît, se presse, se déroule,
Et chacun d'eux l'asperge, avec un souffle chaud,
Du sang infect et noir qui de leurs lèvres coule.
Leurs cris, parmi le vent furieux, et plus haut,

L'assourdissent, pareils aux clameurs enragées
De soudards écumants qui montent à l'assaut.
Il voit le flamboiement des villes saccagées,
Et se tordre, pendant l'inoubliable nuit,
Les nonnes du Carmel lâchement outragées.
Puis cela se confond, passe, et s'évanouit ;
Mais, cette vision à peine dissipée,
Quelque chose de plus effroyable la suit.
Devant sa face froide et de sueur trempée,
Le chien mystérieux, se redressant soudain,
Lui darde au cœur des yeux aigus comme une épée.
La bête se transforme en un visage humain,
En un corps revêtu d'une robe de bure,
Blanche et noire, selon le rituel romain.
Et Magnus reconnaît cette pâle figure ;
Il entend cette voix qui, jadis, supplia,
Par la vierge et les saints, son âme altière et dure.
C'est elle ! C'est l'abbesse Alix ! Ciel ! Il y a
Bien des jours, bien des ans, un siècle, qu'elle est morte.
Que veut-elle à celui qui jamais n'oublia ?
Pourquoi le fer sanglant, la dague qu'elle porte
Au cœur ? Et ce stigmate à son front triste et beau ?
Or, le spectre d'Alix lui parle de la sorte :
— Magnus ! Ma chair mortelle et tombée en lambeau,
Cette chair que ton crime a faite ta complice,
Ne gît plus insensible au fond de son tombeau.
Afin que le décret éternel s'accomplisse,
Afin que, pure encore, elle en puisse sortir,
Elle se purifie au feu d'un long supplice.
Et mon âme, qui souffre avec mon corps martyr,
A reçu mission d'éveiller dans la tienne

L'incessante terreur qui mène au repentir.
Car tes crimes n'ont point tué ta foi chrétienne,
Et, pour braver le dieu terrible que tu crois,
Tu n'as que ton orgueil têtû qui te soutienne.
Ô malheureux ! L'enfer entr'ouvre ses parois !
Donne à Jésus trahi ta minute suprême,
Pousse un cri de détresse au rédempteur en croix !
Sinon, meurs, renégat, qui te mens à toi-même,
Que ma pitié veilla tant de nuits et de jours,
Mettant une épouvante après chaque blasphème !
Mais, avant de tomber au gouffre, et pour toujours,
Vois ces noirs sarrasins, ces compagnons funèbres,
Debout contre ton mur, roides, muets et sourds.
Ce sont les trois démons qui hantent tes ténèbres. —
Et Magnus obéit, et les regarde, et sent
Comme un frisson d'horreur le long de ses vertèbres.
Un d'eux rampe vers lui, sordide et grimaçant,
L'œil chassieux, ayant dix griffes qu'il hérissé,
Et se rongant la chair des bras en gémissant :
— Reconnais-moi, Magnus ! Je suis ton avarice !
Si l'eau de l'océan était de l'or fondu,
Je boirais l'océan jusqu'à ce qu'il tarisse !
Viens ! Nous boirons cet or bouillant qui nous est dû ! —
L'autre démon, armé d'un fer visqueux qui fume,
Y lèche un sang humain fraîchement répandu :
— Ma haine est sans merci pour tous, ma rage écume,
Et mon cœur monstrueux fait sa félicité
Des membres que je tranche ou que le feu consume.
J'aime l'horrible cri mille fois répété
Du païen torturé, du juif qu'on écartèle.
Reconnais-moi, Magnus ! Je suis ta cruauté ! —

Le troisième démon, spectre d'une horreur telle
Que Gomorrhe en a seule entrevu d'approchant,
Se révèle dans son infamie immortelle.
Larve, chacal, crapaud, vil, immonde et méchant,
Suant l'obscénité sans honte et sans mesure,
Il se dresse, se tord, et bave en se couchant.
Chacun de ses regards est une flétrissure,
Son aspect souillerait la splendeur du ciel bleu :
— Reconnaiss-moi, Magnus ! Vois ! Je suis ta luxure ! —
Le vieux duc gronde et dit : — Par Satan, ou par Dieu !
La vision de ces trois monstres est fort laide ;
Mais suis-je donc un pleutre à trembler pour si peu ?
Est-ce à moi de blêmir et de crier à l'aide
Quand un spectre de nonne une nuit m'apparaît ?
Le réveil va chasser le songe qui m'obsède.
— Magnus ! Magnus ! Le feu dévorateur est prêt :
L'opale coule autour de ton doigt qu'elle enflamme.
Oh ! Repens-toi ! Préviens l'irrévocable arrêt.
— Non ! dit Magnus. Pourquoi Dieu m'a-t-il forgé l'âme
De façon qu'elle rompe et ne puisse ployer ?
Puisqu'il l'a faite ainsi, qu'il en porte le blâme ! —
Il dit cela ! La gueule immense du foyer
S'embrase plus béante, et plus rouge flamboie ;
Et les souches de chêne y semblent tournoyer.
Une griffe en jaillit, avide de sa proie,
Saisit l'homme à la gorge irrésistiblement,
Et rentre, au rire affreux de l'infemale joie.
Le roc tremble. La foudre, en un rugissement,
Éclate. Le donjon, comme une nef qui sombre,
Tressaille, se lézarde, et croule tout fumant.
Et c'est pourquoi, depuis, après des ans sans nombre,

Quand souffle, aux nuits d'hiver, l'ouragan furieux,
On voit, sur le rocher où gît l'ancien décombre,
Errer un grand chien noir qui hurle aux mornes cieux.